

Rapports des formes et des formules en langue basque

par

P. Lafitte

Notre ami M. Angel Yrigaray a publié dans l'*Homenaje a don Julio de Urquijo* un remarquable article intitulé: *Euskara antiguo y moderno* (1).

(1) Creemos necesario advertir al lector que en la amable y erudita comunicación del Sr. Pierre Lafitte, no se interpreta exactamente el sentido de nuestro artículo del Libro "Homenaje a Urquijo". No queremos decir en él que se deban sustituir las formas simples o sintéticas por las analíticas del verbo vasco.

Una reforma de tal categoría no es más que una quimera. Tanto valdría cerrar los viejos libros de nuestros autores y cortar las alas a los escritores actuales capacitados. Nada más lejos de nuestro ánimo, y de nuestras propias aficiones y gustos.

Al poner en parangón las ventajas y desventajas de unas y otras formas, sólo pretendemos consolar a los que se lamentan de ver usar hoy por el pueblo, menos formas y éstas, analíticas, con pérdida de las antiguas simples (sin duda más bellas, ricas y expresivas); y animarles a que las acepten sin pena y utilicen incluso en sus métodos de enseñanza **elemental** de la lengua a los estudiantes; extremo este último, que también defiende nuestro comunicante.

Siento, sin embargo, disentir del ilustre profesor y publicista y creo con Jespersen y los lingüistas actuales, que tiene mucha importancia para la flexibilidad de una lengua el poder hacer combinaciones con breves elementos sueltos, donde uno es el que varía, en vez de tener que almacenar cantidad de formas plenas y distintas para cada variación del verbo.

El argumento de los nombres químicos que esgrime el Sr. Lafitte adolece de consistencia pues las fórmulas como **para-amino-fenil-sulfamida**, son únicamente de especialistas; pero con ser muy jóvenes aún, esa forma, como **dietil-malonil-urea**, o la **hexa-metileno-tetra-amina** han dado paso en el lenguaje corriente a las formas **paramina**, **luminal** y **urotropina**, respectivamente,

Al hablar de capacidad de abstracción nos referíamos en nuestra trabajo "Euskara antiguo y moderno", pág. 124, únicamente al **cambio** de significado que sufren los vocablos en las lenguas, incluso en la nuestra; en este sentido no vemos abstracción en la forma **nakike**, que cita el Sr. Lafitte; respecto a la forma **question finances**, más que de síntesis se trata de elipsis, al estilo americano.

La thèse du savant académicien c'est que les langues évoluent de la synthèse vers l'analyse et que, sous peine d'aller à contre-vent et de risquer le naufrage, nous devons aider le basque à se défaire des formes synthétiques et à se servir de périphrases: il voit dans cette substitution un moyen de rendre la langue plus facile et en même temps, plus cultivée.

M. Yrigaray s'appuie sur les dires de Grimm et de Jespersen, qu'il oppose aux thèses de Schleicher admirateur des formes polysynthétiques.

Les intentions de notre ami sont excellentes, mais le problème ne peut être pas aussi simple qu'on pourrait croire.

Les langues évoluent, certes, comme tout ce qui est humain, ou simplement, vivant, mais nous doutons fort que l'on puisse conclure du passé à l'avenir, ou de l'anglais au basque, et que l'évolution analytique soit nécessairement un progrès excluant les formes synthétiques.

* * *

La loi la plus claire en linguistique est le principe du moindre effort, mais elle joue tour à tour sur le plan physiologique et mental, en produisant des résultats opposés.

L'économie de l'effort physique transforme la morphologie. La bouche paresseuse change les sons selon sa conformation ethnique du moment; elle soude les mots juxtaposés, les malaxe, les compose et comprime le tout, aboutissant parfois à des formes que l'on appelle synthétiques, quand on garde conscience de leur riche signification. La périphrase latine post-classique *amare habent*, ils ont à aimer, a donné le français *aimeront*. L'analyse ici a précédé la synthèse. Une formation analogue du verbe simple basque nous paraît plus que probable: l'imperatif *emazu*, donnez, est transparent: radical verbal *ema-* et pronom personnel *zu*, vous.

El Sr. Lafitte nos reprocha al hablar del inglés aludiendo a "la necesidad de éste de jugar con una gama de auxiliares", cosa sabida de los que han estudiado este idioma, y a que precisamente me refiero al destacar las ventajas de estas combinaciones de breves elementos (que no pocos) poco variables. Respecto a otras objeciones, remito al lector a mi trabajo "Euskara antiguo y moderno".

Aparte estas pequeñas diferencias de apreciación, nos place coincidir con el Sr. Lafitte en aceptar la lengua vasca tal como es, y se habla, sin espíritu de sistema; pero buscando el método elemental para los principiantes modestos, donde se dé cabida sólo a las formas verbales usuales indispensables, dejando la complejidad gramatical para otros grados.

A. Y.

Inversement, l'effort intellectuel est devenu quelque fois trop onéreux, quand l'usure des formes les a rendues vagues en polyvalentes. Par exemple, les mots latins, *amo*, *amat*, *ama*, *amem*, et *amet* ne sont-ils pas tous réduits à la forme unique française: *aime*? Le contexte seul peut désormais faire deviner la portée du mot. D'où recours nécessaire à des pronoms et, pour le subjonctif, à la conjonction *que*, comme outils de différenciation: *j'aime*, *qu'il aime*, etc. Ces constructions, peut-être analytiques à l'origine, constituent des vrais mots synthétiques dans le langage parlé. Si nous écrivions *il me l'a dit* comme on le prononce, nous aurions *imladi* en trois syllabes.

Les langues semblent donc suivre le rythme de l'accordéon, qui tour à tour se déploie et se resserre: le besoin de clarté intellectuelle pousse plutôt, mais pas toujours, vers l'analyse; la tendance au moindre effort physique contraint à la synthèse, encore qu'il y ait des exceptions. C'est selon cette double nécessité que chaque langue évolue, avec des réussites et des échecs dans les deux directions et sans que l'alternance joue synchroniquement sur tous les secteurs. En français nous constatons en ce moment que *il viendra* tend à être remplacé par *il va venir* (analyse), tandis que l'on dit *question finances* (synthèse) au lieu de "pour ce qui est de la question finances". En basque nous substituons de plus en plus *ekarten dut*, je porte, à *dakart*, mais inversement *nahut* et *behaut* à *nahi dut* et *behar dut* je veux, je dois.

Bien entendu, on ne peut prévoir à quoi aboutiront ces évolutions divergentes; et il n'est pas évident qu'elles tendent à la simplification et à la facilité.

M. Yrigaray admire les formes simples de l'anglais et leur petit nombre. Il trouve remarquable que *cut* serve à traduire le présent, le passé, l'impératif, le subjonctif, le participe et l'infinitif, soit, plus de trois douzaines de formes espagnoles. Mais il ne nous dit pas la contrepartie de cette admirable simplification: la nécessité de jouer avec une immense game d'auxiliaires ordinaires et anormaux pour traduire les nuances négatives, interrogatives, emphatiques, temporelles, modales, vocales, etc.; nous citons pour mémoire: *do*, *used*, *shall*, *will*, *to be*, *to have*, *may*, *can*, *must*, *ought*, *let*, *to go*, sans parler des auxiliaires elliptiques et auxiliaires sous-entendus; il ne dit rien de la distinction à faire entre des centaines de formes pleines et atténuées et surtout parmi les 57 tons que, au dire de E. Palmer, peuvent changer le sens de chaque phrase anglaise; bref, les *formes* sont peut-être faciles, mais le monde de *formules*

et des *modulations* infinies qui en précisent le sens est une forêt vierge! (2).

Quant au français, que nous avons enseigné longtemps, nous l'avons souvent entendu traiter de "langue morte", d'abord à cause d'une morphologie compliquée et totalement figée (surtout le verbe); et puis à cause de ses innombrables gallicismes, formules invariables que seuls les grammairiens arrivent à analyser, et encore pas toujours. La principale difficulté du français, c'est celle de distinguer entre les libertés et les servitudes qu'il comporte dans la formulation de la pensée. Les aspects statiques et noués d'une langue ne la condamnent du reste pas: les expressions toutes faites (en un au *plusieurs* mots, cela n'a pas d'importance) sont des richesses acquises, dont l'existence nous permet d'appliquer notre esprit d'invention, à "formuler" des idées nouvelles. C'est l'éternel problème de l'"habitude libératrice" considéré sur le plan linguistique.

M. Yrigaray affirme que les formes analytiques, plus aptes que les synthétiques à traduire les idées abstraites révèlent par leur développement, le degré de maturité d'une langue. Nous ne partageons pas cet avis. S'il y a une terminologie scientifique créée logiquement, c'est bien celle des chimistes; un mot comme *paraminophenylsulfamide* n'est-il pas aussi compliqué que *dakarkezuenean*? Une formule verbale comme *nakike* présente plus d'abstraction que *nik jakin nezake*: car les idées sont traduites par des lettres ou des syllabes et non par des mots. Cela rappelle assez l'algèbre et exige un gros effort de pensée. Il n'est pas étonnant que de nos jours les basques ne disent guère plus *dakarkezuenean*, mais emploient la périphrase concrète *ekarten ahal duzuenean*. Il y a recul au pont de vue de l'abstraction. Mais cela ne veut pas dire que les idées soient plus mal exprimées. Loin de là.

Il est pourtant des cas où les formes synthétiques offrent de grandes ressources et sont en progrès. Quiconque a tenté de traduire en basque les verbes composés latins, grecs ou allemands, reconnaîtra que l'absence de préfixes correspondants à *sub*, *pro*, *cum*, *para*, *ex*, *sun*, *en*, *ver*, *uber*, *zer*, etc., est un vrai malheur. Nous ne cachons pas que nous voyons avec joie notre langue s'acheminer vers des formes nouvelles quasi révolutionnaires avec les composés de *des* et des *erre-*, comme *desegin*, défaire, *erreberritu*, renouveler.

Mais il y a parfois des échecs dans les tentatives soit analytiques, soit synthétiques d'une langue. Pour ne pas sortir du basque, il est curieux de constater comment on a tenté de traduire l'article indé-

(2) JOSEPH DELCOURT, *Crammaire descriptive de l'anglais parlé*, Paris, 1946; E. PALMER, *Anglais intonation*, Cambridge, 1922.

fini français *des*. Comparez *beltzak hor dira*, les nègres sont là, et *beltzak hor badira*, des nègres sont là. L'indéfini est marqué par le préfixe *ba* ajouté au verbe et bouleversant le sens de la formule totale. La même chose se produirait avec *ditutzu* et *baditutzu* mis à la place de *dira* et *badira*. Mais avec les autres verbes *ba* ne marquerait plus cette nuance: ex, *beltzak doatzi*, les nègres vont, *beltzak badoatzi*, les nègres s'en vont. On voit que le système amorcé ne s'est pas développé.

Voici maintenant un échec dans la voie synthétique. Le verbe *joan*, aller, est le seul qui, étant intransitif, ait quelques formes comportant un *z*, indice d'un complément direct pluriel: ex. *harmak hartzera noazko*, je vais lui prendre les armes, le système, en se généralisant, aurait pu donner *zangoak behatzen *nagozko, liburua bilatzerat *nabilzko*. Mais non, le procédé n'a pas paru viable.

* * *

En Pays Basque continental nous avons abandonné beaucoup de formes dites synthétiques. C'est qu'en général elles faisaient double emploi avec les formules périphrasiques. Sont restés les doubles traduisant des idées différentes, ex.: *dakit*, je sais, *jakiten dut*, j'apprends; *dut*, j'ai; *ukaiten dut*, j'obtiens, etc.) et les verbes simples servant d'auxiliaires de temps, de mode, d'aspect ou de voix. Pour traduire "ils restent" nous dirons *egaiten dira* plutôt que *daude*; mais pour traduire "ils songent à descendre", *jaustera daude* est obligatoire; pour traduire "ils partent" nous dirons *johan dira* (cas particulier) ou *joater dira* (habitude) plutôt que *doatzi*, mais dans l'expression du futur prochain "ils vont voir", *ikusterat doatzi* est nécessaire.

Ily n'y a pas d'opposition entre les formes synthétiques et les formules analytiques, puisque celles-ci intègrent une partie de celles-là. Il faut donc continuer à étudier les verbes simples survivants, mais, sans chercher à ressusciter les morts.

Du reste nous avons abandonné aussi les formules analytiques, qui ne correspondaient plus aux catégories actuelles de la pensée; par exemple le présent aoristique: *ikus dezanean*, quand il voit, *ikus badeza*, s'il lui advient de voir, ou le passé aoristique: *ikus zezan*, il vit, *ethor zedin*, il vint. Dans notre région ces temps et quelques autres ne signifient plus rien. Nous n'avons aucune envie de les restaurer.

En somme, nous sommes d'accord avec M. Yrigaray pour serrer aussi près que possible la langue vivante; mais nous croyons celle-ci extrêmement complexe et nous devons l'accepter comme elle est

sans aucun sprit de système. La simplifier serait l'appauvrir (3); la charger d'archaïsmes ou de néologismes synthétiques non populaires risquerait de l'étouffer.

N'opposent point les formes aux formules: utilisons tous les moyens actuels d'expression de l'eskuara pour qu'il vive prospère.

(3) Nous ne condamnons pas pour autant les livres élémentaires qui, par raison de méthode, ne mettent pas le commençant en présence de toute la complexité grammaticale euskarienne. Il y a une foule de nuances qui s'apprennent mieux par l'usage que par la grammaire: nous l'avons tous expérimenté pour n'importe quelle langue. En somme, les livres de classe ne sont que des livres d'introduction: la réalité les déborde de toute part.

